

## PLAN

Moment de grâce avec Li Qi  
sentiment amoureux, les doigts sur mon genoux, mes mains sur son bras

Un baiser, une étreinte, ma chemise ouverte, ma main sous son vêtement, la peau nue de son ventre.

Désir et peur de monsieur Z  
On ne sait où aller, cabinet de toilette.

Tous les deux torse nus, miroir, train, vitesse, nuit, fenêtre au verre dépoli.

Quelqu'un essaie d'entrer  
On s'immobilise, on ne fait plus de bruit, on attend.

Coup de téléphone, le téléphone sonne dans mon sac à dos.

Sûrement monsieur Z

ma phobie du téléphone (un paragraphe).  
je remets rapidement ma chemise pour décrocher.

J'entends la voix de Marie, je déverrouille le cabinet de toilette, je l'entends mal, je sors, je passe dans l'autre wagon, je traverse le vacarme.

Je me trouve les pieds dans le verre brisé, en face de la tache de sang séché.

Elle m'apprend la mort de son père

Le train passe dans un tunnel, la conversation disparaît.

On est coupé (?)

J'ai juste su qu'elle était au Louvre, au Louvre, je l'imagine au Louvre, je suis mentalement au Louvre (longue scène au Louvre), je suis physiquement dans le train de nuit.

L'univers.

La séparation dans l'espace.

## PREMIERS DEBRIS

Je ne connaissais personne dans la ville (à part un monsieur Z., une connaissance de Marie, qui était venu me chercher à l'aéroport et avait guidé mes premiers pas en Chine). Les premiers temps, je ne faisais pas grand-chose, je me promenais de long en large sur l'avenue Nanjing, j'entrais dans les magasins d'électronique et j'examinais les appareils numériques. Je marchais au soleil, perdus dans mes pensées. Je mangeais au hasard dans des bouis-bouis ou des restaurants de grands hôtels. Lors d'un cocktail dans un musée où m'avait convié monsieur Z, j'avais rencontré une jeune Chinoise, qui apprenait le français, et nous avions sympathisé, elle m'avait posé une question sur le plus-que-parfait (ce qui ne manquait pas de charme, c'était la première fois qu'on m'abordait aussi spécifiquement), et nous avons ri et bavardé dans le hall d'entrée du musée, qui donnait sur un parc où la nuit commençait à tomber. Avant de se quitter, je lui avais même proposé de se retrouver le lendemain ou le surlendemain, j'étais prêt à lui donner des cours de français en échange de ce qu'elle voudrait, une promenade ensemble dans la ville, une visite de musée, un dîner au restaurant.

Elle m'avait laissé son numéro de téléphone portable, et je lui avais laissé le mien.

Monsieur Z.

Marie était inoubliable. I never fucked her, me dit-il. Forget, forget, corrigeai-je, you never forget her. Never, dit-il, never.

Son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple *forget* comme *fuck* et ce n'est que quand il m'eut répété à plusieurs reprises à propos de Marie, avec beaucoup de conviction dans la voix, comme pour me jurer ses grands dieux de la sincérité de son propos : *I never fucked her, I never fucked her !* que je compris, non pas qu'il cherchait à se disculper d'une éventuelle liaison adultère (au demeurant, assez maladroitement, je ne lui avais rien demandé), mais, tout simplement, qu'il prononçait *forget* comme *fuck*, et que Marie, c'est vrai, était inoubliable.

A l'hôtel, je téléphone à Marie.

Zhang me dépose à l'hôtel, anglais approximatif, m'(interdit de me servir du téléphone de l'hôtel et me remet une carte (description)

me ravisai et lui demandai de dire à Marie que j'étais bien arrivé à Shanghai, que monsieur Z était venu me chercher à l'aéroport et que je lui avais bien remis l'enveloppe. Vous êtes qui ? me dit-elle. Peu importe, dis-je ( je ne pense pas que Marie ait plusieurs amis à Shanghai en ce moment).

Il n'était pas prévu que je passe à Pékin, mais dans l'après-midi du 16 août, j'avais décidé à l'improviste d'aller passer le week-end à Pékin.

(pour que je voies la grande muraille, certes, c'était sans doute un légitime souci touristique et historique qu'elle avait mis en avant, et non le pur et simple *monte la-dessus et tu verras Montmartre*),

Achat des billets au marché noir.

Et un cadeau.

Naturellement, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse monsieur Z. (c'était même par lui que j'avais fait sa connaissance), mais je ne comprenais pas pourquoi elle l'avait informé de ce voyage.

En raison des différences de culture entre nous (ajouté à l'obstacle de la langue, le chinois qui m'était hermétique, et l'anglais dont nous maîtrisions mal les nuances)

Nous venions de nous embrasser presque involontairement quelques instants plus tôt, il était impossible qu'elle n'ait pas remarqué ce furtif contact de nos lèvres, et je regardais son beau visage empreint de gravité, j'imagine qu'elle aussi devait être en train de repenser à cette ébauche de baiser qui nous avait uni, comme une esquisse, le très rapide croquis d'une étreinte plus complète.

Au wagon restaurant, monsieur Z essaye d'appeler Marie

Et, même si j'interprète à la lumière de ce qui allait arriver — car je sais maintenant ce qui allait advenir de cette nuit maudite — il me semble que dès ces premières heures où j'étais si sensible à la grâce et à au charme de Li Qi, j'avais le sentiment de vivre avec elle quelque chose qui manquait de liant et de fluidité, en raison autant de l'obstacle de la langue, le chinois qui m'était hermétique, et l'anglais dont nous ne maîtrisions ni l'un ni l'autre les nuances, que des difficultés liées à la présence d'un tiers (que Li Qi semblait craindre, tout du moins, ne souhaitait-elle pas afficher devant lui ses sentiments à mon égard), quelque chose, en somme, qui s'achevait et non qui commençait.

J'étais assis près de la fenêtre, et je regardais le paysage qui défilait dans la nuit. Je continuais d'entendre des éclats de voix derrière moi et je voyais le reflet de Li Qi et de monsieur Z. en surimpression sur la vitre qui suivaient distraitement la scène qui se déroulait derrière eux. Je regardais leurs reflets qui se détachaient sur la vitre sur fond de rizières et de nuit, et je songeais que nous formions un bien étrange trio attablé là dans le wagon-restaurant de ce train qui filait vers Pékin. D'un côté, ce monsieur Z., qui semblait me suivre et m'espionner depuis mon arrivée en Chine, mais qui était en même temps aux petits soins avec moi, me traitant comme un hôte et m'invitant partout, et de l'autre Li Qi, dont je ne parvenais pas à établir quelles étaient ses relations avec Zheng Zhang (étaient-ils de simples connaissances professionnelles, travaillant l'un et l'autre dans le milieu de l'art et de la mode ?), et avec qui j'étais en train de vivre les premières heures d'un amour secret et incompréhensible. Car ce n'était pas seulement l'obstacle des différences de langue et de culture qui maintenait entre nous cette distance infranchissable (nous l'avions très bien surmontée la veille), mais la présence d'un tiers, monsieur Z., que Li Qi semblait craindre — tout du moins, ne souhaitait-elle pas afficher devant lui ses sentiments à mon égard —, et dont la silencieuse et puissante aura nimait pour moi d'inquiétude et de menace diffuse ces heures qui auraient dû être douces et insouciantes.

Je me demandais en particulier quels étaient les liens qui l'unissaient à Li Qi (étaient-ils amis de longue date, ou de de simples relations professionnelles, travaillant l'un et l'autre dans le milieu de l'art et de la mode ?).

et je me répétais son nom mentalement, qui avait un goût de fruit